

bles, finissent toujours par se connaître — ou plutôt par se reconnaître, tant elles se retrouvent les unes dans les autres. — Il est impossible de nier les races, comme il est impossible de nier les sympathies. Il y a à Paris cent mondes divers. Si l'hôtel Rambouillet n'était pas fermé, on y dessinerait aujourd'hui une belle géographie, avec la carte du Tendre, revue, corrigée et augmentée.

Le lendemain, madame de Montmartel, mademoiselle de Saint-Réal et la marquise de la Chanterie entrèrent dans l'hôtel du *Plaisir-Mesdames*.

Qui les attendait là ?

— C'est l'abbé Rio, le prince Rio, comme le monde est gouverné par les courtisanes. Voyez, nous sommes dans un des plus beaux salons de Paris, la maîtresse de la maison est

La question des courtisanes du monde

Le soir même, toutes ces dames se retrouvaient dans un bal quasi-officiel, en compagnie de cent femmes à peine, mais la fleur des fèves, cette fleur qui porte à la tête.

Le prince Rio, le marquis de Villeroy, Albert de Berthald, Monjoyeux, Georges de Harken, le vicomte de Miravault, s'étaient réunis dans le coin d'un grand salon pour dire du mal de leur prochain.

On vit entrer tour à tour la chanoinesse rousse, mademoiselle de Saint-Réal, la comtesse de Montmartel, madame d'Argicourt, la marquise d'Albi, lady Nelson, la duchesse de

Santa-Fé et autres belles dames qui étaient la mode elle-même. On ne s'habillait qu'après les avoir vues, on ne parlait que sur leur diapason.

— C'est fabuleux, dit le prince Rio, comme le monde est gouverné par les courtisanes. Voyez, nous sommes dans un des plus beaux salons de Paris, la maîtresse de la maison est très collet-monté; s'il faut l'en croire, elle ne reçoit que celles-là qui ont trente-deux quartiers de noblesse et trente-deux quartiers de vertu; eh bien, je viens de voir entrer une douzaine de femmes qu'il ne faudrait pas mettre au creuset : en un mot, des courtisanes.

— Chut! dit le marquis de Villeroy qui avait des préjugés, que dites-vous là! des courtisanes!

— Je veux dire des courtisanes du monde, mais ce sont pourtant des courtisanes. Pas un de ces fronts si rayonnants qui ne soit marqué du péché originel, sans compter le péché de notre première mère. Toutes ces femmes ont péché, pêchent ou pêcheront. Pas une qui ne vienne ici par coquetterie pour y chercher une haute aventure. Par exemple qu'est-ce

donc que l'hôtel du *Plaisir-Mesdames*? Des désœuvrées qui s'ennuient, des romanesques qui s'impatientent, des affolées qui s'indignent de leur sagesse.

— Vous ne dites pas cela pour madame de Néers, dit M. de Berthald.

— Je dis cela pour elle comme pour les autres, celle-là aime trop Dieu pour ne pas aimer un peu son prochain. Je vous le dis en vérité, mes très chers frères, courtisanes ici, courtisanes là, courtisanes plus loin.

Le prince Rio avait raison :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Qu'eût dit Malherbe s'il eût parlé de l'amour? Car la mort ne franchit qu'une fois les barrières et l'amour les franchit tous les jours.

Les poètes à maison blanche et contrevents verts ont parqué l'amour dans les humbles chaumières, s'imaginant que Théocrite et Virgile, deux mondains, étaient de bonne foi dans leurs peintures rustiques. L'amour aime le faste et le luxe. Il a mis la main aux belles architectures des palais se profilant dans le

bleu des nues. Il a été l'inspirateur de l'artiste pour toutes les féeries de la décoration et de l'ameublement. Je ne nie pas qu'à certains jours il ne lui soit doux d'aller prendre le vert aux champs, mais il aime encore mieux les parcs que les forêts, les châteaux que les bicoques; en un mot il ne se complait bien que dans les magies de l'art et de l'esprit. Né d'un coup de soleil sur la nature, il est robuste et il brave toutes les atmosphères; mais si on voulait faire l'histoire de l'amour il faudrait pourtant le rechercher dans les palais. Il n'a pas d'opinions politiques, mais il a toujours été au pouvoir. Il s'appelait Ève dans le paradis, Phryné à la cour d'Alexandre, Aspasié sous la république d'Athènes, Cléopâtre au temps de César, Diane de Poitiers à la Renaissance, la Vallière et Montespan sous le roi-soleil.

Aussi les rois auront beau faire, les cours seront toujours galantes, non pas à cause des dames de la cour, mais à cause des dames qui vont à la cour. C'est sur celles-là que Brantôme trouverait encore matière à mille et une histoires. Il faut n'en accuser personne, ni le temps, ni les mœurs; c'est la loi des passions.

Les esprits timorés s'indignent à froid de voir la galanterie marcher le front haut, couronnée de diamants et armée de l'éventail. La galanterie est le luxe de l'amour. Quoi qu'on fasse elle aura toujours droit de cité partout; on aura beau élever des frontières elle sautera par-dessus.

La vertu serait moins belle si elle n'était offensée par le triomphe des courtisanes. Dans sa chaste robe la vertu doit tout souffrir pour être digne du ciel, pour être digne d'elle-même. Elle doit se résigner à toutes les abnégations, à toutes les charités et à toutes les larmes. Et si elle est la vertu elle doit pardonner parce qu'elle a quelque chose de Dieu lui-même.

Une grande dame qui n'est pas tout à fait le symbole de la vertu, qui croit fermement que péché caché est à moitié pardonné, me disait un soir dans une grande maison, en me montrant une femme qui ne cachait pas même le quart de ses péchés :

— Pourquoi y a-t-il des courtisanes dans le monde?

— Peut-être, lui répondis-je, parce que le

monde ne serait pas amusant sans cela. Et puis le mal conduit au bien; on aimerait moins les femmes austères s'il n'y avait pas de femmes galantes.

— En attendant qu'on retourne aux femmes austères, voyez comme on se précipite vers les femmes galantes. Étudiez bien ces groupes. N'est-ce pas un scandale, tous ces hommes à la mode, des ministres, des ambassadeurs, des artistes, ils ne s'occupent çà et là que de toutes ces coquettes qui n'ont ni foi ni loi.

— Que voulez-vous, quand on va dans le monde on ne va pas au catéchisme; d'ailleurs aucun de ces messieurs ne se méprend sur la femme qui l'amuse.

— Peut-être, mais en attendant c'est elle qui a toutes ses adorations. Tout à l'heure il ira retrouver chez lui une femme vertueuse. Si elle dort il se gardera bien de la réveiller, si elle ne dort pas il lui dira bonsoir.

La grande dame était exaspérée.

— Oui, lui dis-je sentencieusement, mais l'heure de la justice viendra. Le monde est une école buissonnière. Rappelez-vous les beaux froments qui ondulaient cet été devant

le saut de loup de votre parc? Nous regardions les écoliers qui, en revenant de l'école, cueillaient sur la lisière qui un bleuet, qui un coquelicot, qui une nelle, qui un liseron. Aucun des enfants ne songeait à cueillir le blé. Eh bien! vous me comprenez, les femmes galantes ce sont les fleurs dans le froment. Vienne la moisson, elles ne seront plus que l'ivraie qu'on jette, tandis que le bon grain sera recueilli avec amour.

— Allons donc! des images de poète. Que me servira d'être une belle gerbe dans mon âge mûr si je n'ai séduit personne dans ma jeunesse? C'est à envier les herbes folles.

— Peut-être, lui dis-je, en voyant devant elle le triomphe de tant de femmes qu'elle regardait du haut de sa petite vertu.

— Pourquoi, reprit-elle, Dieu a-t-il semé l'ivraie dans le bon grain?

— Parce que Dieu a fait le printemps avant la moisson. Dieu est un poète et un artiste tout autant qu'un philosophe et un moraliste.

— Des paradoxes! des paradoxes! C'est à ne plus aller dans le monde. Par exemple, pourquoi reçoit-on ces femmes ici?

— Parce qu'elles ont droit de cité partout. Quand vous rouvrirez votre salon elles iront chez vous. Le pavillon couvre la marchandise. Refuserez-vous à ce brave homme de général le seuil de votre porte? S'il vient avec sa femme vous n'aurez pas le courage de le mettre dehors. Cette marquise, qui est la maîtresse d'un homme d'État, vous l'accueillerez parce que vous demandez des grâces à l'homme d'État. Cette petite folle, qui ne se compromet plus depuis qu'elle compromet tout le monde, vous aurez beau résister : d'ailleurs elle serait capable d'arriver chez vous par la fenêtre. La femme de ce banquier, comtesse romaine ou saxonne qui vous offusque par des diamants qu'elle tient de la banque de l'amour, vous finirez par lui envoyer une invitation, parce qu'elle a l'influence de l'argent et l'influence de l'amour. Et ainsi des autres.

— Je vois votre moralité. Il faut fermer sa porte à tout le monde ou l'ouvrir à tout le monde.

Ce dernier mot de la grande dame est le mot de la situation. Le mariage n'est plus un sacrement s'il a des déchéances. Il n'est plus une

institution divine et humaine, il n'est plus une force politique et sociale si on ne le laisse point passer tout entier, d'où qu'il vienne, où qu'il aille. Dès qu'une femme est au bras de son mari elle peut aller partout.

C'est en vertu de ce principe que dans tous les siècles on a subi dans le monde cette femme née courtisane, tempérée par les lois du mariage. Sa nature l'entraînait à toutes les folies, le mariage l'a recueillie soit avant, soit pendant, soit après le naufrage de sa vertu, le mariage l'a protégée et lui a donné droit d'asile dans le port consacré. Ce qui ne l'empêchera pas de suivre ses instincts : elle reprendra toujours la mer parce qu'elle aime la tempête. Elle sait le chemin du port, elle y reviendra si elle ne va échouer ailleurs.

La courtisane du monde envie bien un peu sa sœur aînée la vraie courtisane, tandis que la vraie courtisane l'envie à son tour. Pour la vraie courtisane, aller dans le monde c'est l'idéal. Voilà pourquoi elles finissent toutes plus ou moins par un mariage *in extremis*. Les courtisanes du monde disent que les autres sont plus heureuses parce qu'elles ont plus

d'argent : elles ne les jugent que vues du dehors. Elles ne savent pas, quand ces beaux chevaux rentreront à l'écurie, que les filles de joie reprendront leur masque renfrogné et « s'engueuleront » avec leur cuisinière.

C'est fort timidement que les courtisanes du monde tentent les diamants et les millions. Plus d'une ont inscrit sur leur grand-livre : *l'amour c'est l'argent des autres*, mais elles sont de trop bonne maison pour parler tout haut d'argent. Voilà pourquoi elles n'ont jamais d'argent. Elles ébauchent mille et une affaires ; comme M. de Morny, « elles en sont toujours ; » celle-ci est dans les mines, celle-là dans les chemins de fer. Toutes sont dans les emprunts étrangers. En attendant, la dette intérieure monte, monte, monte toujours, sans compter les mémoires de la blanchisseuse.

Les ateliers de blanchisseuses sont une pépinière de courtisanes qui ne deviennent jamais de grandes courtisanes. On peut dire qu'elles s'arrêtent à mi-chemin, quelles que soient leur beauté et leur ambition. L'atelier est pour elles une horrible école de dépravation ; il leur arrive à toute heure une excitation à la débau-

che sous la forme de chemises féeriques en soie, en batiste, brodées ou garnies ; elles font toutes cette réflexion que celles qui portent ces chemises-là n'ont pas d'autres habits de travail. Elles se demandent si à leur tour elles ne pourraient pas avoir une pareille chemise. Elles se rappellent la légende de la chemise de l'homme heureux, elles ne doutent pas que la femme heureuse ne soit celle qui met de si belles chemises. Un beau jour le battoir leur tombe des mains ; elles commencent par devenir la petite blanchisseuse chantée par Monselet, mais elles finissent par étendre leur linge dans un hôtel bâti pour elles ou dans un hôpital bâti pour tous.

Mais elles ont beau faire ; dans leur chemin rapide qui les conduit à la fortune ou à l'amphithéâtre de Clamart, elles n'arrivent pas dans les régions dorées des hautes courtisanes. Elles ne savent pas se faire un cercle de princes et d'artistes comme celles qui sont tombées de haut, comme les comédiennes qui ont passé par l'école — des mœurs. Il faut que la femme cultive son esprit comme sa figure, il faut qu'elle se fasse les griffes comme elle se fait les ongles,